

FESTIVAL DES 3 CONTINENTS
19A Passage Pommeraye - BP 43302
44033 Nantes cedex 1
Contact direct scolaire : Guillaume Mainguet
<guillaume.mainguet@3continents.com> 02 40 69 90 38

Daratt

Un film de Mahamat-Saleh Haroun
Pays Tchad
Année de production 2006

Dossier pédagogique

Conçu et réalisé par : Nadège Brossard, Guillaume Mainguet,
Nicolas Thévenin, David Zard

Proposé par l'équipe de Continent J

Sommaire du dossier

Synopsis du film et biographie du réalisateur	p.2
Note du réalisateur	p.3
Pistes pédagogiques	p.4



Le film

Synopsis

Tchad, 2006. Le gouvernement a accordé l'amnistie à tous les criminels de guerre. Atim, 16 ans, reçoit un revolver des mains de son grand-père pour aller retrouver l'homme qui a tué son père...

Atim quitte son village et part pour N'djaména, à la recherche d'un homme qu'il ne connaît même pas. Il le localise rapidement : ancien criminel de guerre, Nassara est aujourd'hui rangé, marié et patron d'une petite boulangerie...

Atim se rapproche de Nassara, lui fait croire qu'il cherche du travail et se fait embaucher par lui comme apprenti boulanger, avec la ferme intention de le tuer... Intrigué par l'attitude d'Atim à son égard, Nassara le prend sous son aile et lui apprend l'art et la manière de fabriquer du pain...

Une étrange relation se tisse bientôt entre les deux êtres. Malgré sa répugnance, Atim semble trouver chez Nassara la figure paternelle qui lui a toujours fait défaut...

Ressources

Dossier pédagogique très complet à télécharger à partir de :
<http://www.zerodeconduite.net/daratt/index.htm>

Interview du réalisateur :
<http://www.afrik.com/article10948.html>

Divers :
<http://www.trigon-film.org/fr/movies/Daratt>

Fiche technique

Réalisé par Mahamat Saleh Haroun
Avec Ali Bacha Barkai, Youssouf Djoro, Aziza Hissaine
Origine Film belge, autrichien, tchadien, français.

Durée : 1h 35min.

Année de production : 2006

Distribué par Pyramide Distribution

Scénariste Mahamat Saleh Haroun



Equipe technique :

Directeur de la photographie

Abraham Haile Biruwu

Monteuse Marie-Hélène Dozo

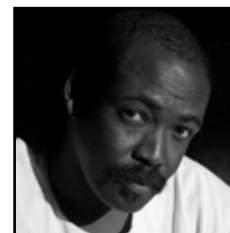
Monteur son Fred Meert

Mixage Philippe Baudhuin

Ingénieur du son

Dana Farzanehpour

Biographie du réalisateur



Mahamat-Saleh Haroun est né au Tchad à N'Djaména en 1961. Etudiant au Conservatoire Libre du Cinéma Français de Paris, Mahamat-Saleh Haroun se tourne ensuite vers le journalisme et intègre l'IUT de Bordeaux en 1986.

Journaliste pour la presse régionale puis pour une radio locale, il signe son premier court métrage, *Maral Tanie*, qui sera primé au Festival Vues d'Afrique en 1994.

Deux autres courts métrages suivront, *Bord'Africa* en 1995 et *Un thé au Sahel* en 1998.



La volonté de départ était effectivement de parler d'un jeune tchadien, aujourd'hui, qui hérite de ce passé et de cette situation de violence. L'universel n'est pas accroché à un arbre, et ne peut être décroché pour être saupoudré sur un récit. L'universel est simplement en moi car je suis un homme, et dès lors que je ne suis pas dans le folklore, mais dans l'expérience de tout être humain, alors je deviens l'autre. L'universalité est en chacun de nous, et une exploration de chacun, de ce qui y est le plus existentiel, permet de toucher à quelque chose qui est de l'ordre de l'expérience planétaire. Mais il y a aussi un désir d'utopie dans Daratt, car la fin du film représente la possibilité de construire quelque chose, de briser un cercle infernal, de mettre fin à une spirale. Il s'agit d'une utopie car la réalité est différente : pendant le tournage du film, des rebelles sont entrés à N'Djamena, le 13 avril 2006, et des combats se sont déroulés pendant 5 ou 6 heures, avec un bilan de 300 ou 400 morts. Cette violence dure depuis plus de 40 ans, et ce que propose le film est une porte de sortie. Le cinéma offre ces utopies comme possibilité de réconciliation, d'apaisement, pour pouvoir vivre ensemble. Et le film va au-delà du Tchad, il parle à presque toute l'Afrique, car il y a actuellement 15 ou 20 conflits sur le continent, et aucun processus de réconciliation n'y a jamais abouti, hormis en Afrique du Sud. Mais il s'agit d'un pays qui n'a qu'une dizaine d'années, et il faut espérer que la voie qu'il a empruntée s'avérera être la bonne. (...)

Youssef Djoro (qui incarne le personnage de Nassara, ndlr) n'est pas comédien professionnel. Il avait seulement joué un petit rôle dans un film tchadien, il y a quelques années. Mais je crois que

pour être un bon comédien, il faut avant tout connaître l'environnement dans lequel se passe l'histoire. Ces acteurs n'ont pas appris de technique, c'est donc une intelligence instinctive qui leur permet vraiment de capter les choses. J'avais par exemple un chef opérateur éthiopien avec lequel je parlais uniquement en anglais, et parfois, avant même de traduire la discussion en français, Youssef me disait qu'il avait déjà compris, sans parler l'anglais. Son appréhension du jeu est basée sur une conscience foncière de la réalité tchadienne, de la guerre civile qu'il a traversée, et de certains bourreaux qu'il a côtoyés. (...)

Dans le film de vengeance, les choses se passent de manière très simple : un objectif est fixé, et le héros le remplit ; la fin est souvent connue d'avance. J'ai donc voulu tordre le cou à tous les clichés du film de vengeance, pour arriver à quelque chose qui serait autre, une confrontation entre deux personnages, parfois un huis clos. Je crois que je pose d'entrée une morale qui exclue le film de vengeance, en filmant certaines choses solennellement, comme le pistolet, auquel est donné un certain poids. J'essaye de mettre le spectateur immédiatement dans cette vision moraliste que j'ai adoptée, sans laquelle je ne serais pas arrivé à cette structure.

Extraits des propos recueillis par N. Thévenin et A. Bénureau, Nantes, 22 décembre 2006



Africanité et mémoire de proximité

Mahamat-Saleh Haroun est le réalisateur du premier long-métrage de l'histoire du cinéma tchadien, *Bye-bye Africa* (1998). Cinéaste expatrié en France, ses films sont pourtant traversés par une certaine volonté d'authenticité, un souci de représentation de l'africanité évitant l'écueil du folklore ou du misérabilisme. À ce titre, il fait partie des cinéastes africains préoccupés par la nécessité de moderniser le cinéma du continent. C'est également le cas du Malien Abderrahmane Sissako, réalisateur de *Bamako*, l'un des films africains les plus importants de 2006, et producteur de *Daratt*, saison sèche.

Haroun travaille à partir de ce qu'il nomme « une mémoire de proximité », c'est-à-dire un appel fait aux contributions et aux connaissances de son environnement, de son voisinage. Ses acteurs sont ainsi non-professionnels (il n'en existe pas au Tchad), mais tous sont des relations plus ou moins proches. La mémoire est aussi celle de ces acteurs-personnages, en tant que lucidité face à un contexte politique agité, et expérience d'une guerre qui a meurtri un peuple tout entier. Elle leur permet de jouer la comédie sans avoir fait l'acquisition d'une technique particulière.

Cette « mémoire de proximité » est enfin la base d'un regard précis porté sur la situation du Tchad, et permet de relancer les enjeux de chacun des films de Haroun par les constats tirés des précédents, ou encore par la mise en fiction de singularités sociales ou culturelles tchadiennes. Ainsi, la diffusion cinématographique (quasiment disparue suite à la destruction des salles pendant la guerre, comme en est dressé le constat dans *Bye-bye Africa*) est au centre de l'intrigue d'*Abouna* (2002), dans lequel deux jeunes garçons croient voir leur père dans un film de fiction, alors que celui-ci a disparu sans laisser de traces (phénomène courant au Tchad, où la population émigre massivement au Nigéria voisin). Ce même père, absent de *Daratt* car décédé, devient la figure invisible que son fils est chargé de venger.

L'utopie de la réconciliation

Comme *Abouna*, *Daratt* est un film initiatique. Atim, le jeune héros du film, quitte ainsi sa région natale rurale pour la capitale, N'Djaména, où il est mis à l'épreuve de la haine et de la violence (subie et infligée). Mais surtout, son passage à l'âge adulte, son devenir homme, passe par l'acquisition d'un savoir-faire artisanal et altruiste, la boulangerie, et non par l'esprit vengeur que lui a inculqué son grand-père. *Daratt* reprend à son compte et détourne, à ce titre, les codes du film de suspense et de vengeance pour dérouler un discours sur l'espoir, le pardon, la reconstruction individuelle et collective.

La conclusion du film, si elle consiste en un leurre pour le grand-père atteint de cécité, est au contraire pour le spectateur la manifestation finale d'une proposition cinématographique et politique volontairement utopique : briser le cercle de la violence infinie, mettre un terme à la loi du Talion en offrant la possibilité aux meurtriers de guerre de continuer à exister. C'est donc, implicitement, par l'intermédiaire des jeunes générations, de leur émancipation de schémas archaïques, de leur confiance en la justice et de leur humanisme (face auxquels leurs aïeux restent -littéralement- aveugles) que le Tchad pourra s'extraire d'une situation de guerre, de vendettas et de règlements de compte perpétuels.

La puissance de l'épisode final est insufflée par une caractérisation enrichie de chacun des personnages, dont l'ambiguïté statutaire est rendue par des nuances d'émotions et de sensibilité. Ainsi notamment de Nassara, bourreau de guerre devenu homme blessé et vulnérable, obsédé par le fait d'être détesté de tous, qui voudrait faire d'Atim son apprenti et son fils. En le présentant comme un homme sous toutes ses facettes, en dévoilant ses faiblesses, en confrontant sa place dans l'Histoire du Tchad à la réalité de sa culpabilité, *Daratt* en fait le symbole d'un pays qui tente fébrilement de regagner la confiance de ses fils.

Thèmes et pistes pédagogiques

- Les conséquences d'une guerre sur un peuple
- L'initiation, la filiation
- Le cinéma comme proposition utopique et politique
- La caractérisation comme variable de l'intrigue

Public concerné : collèves et lycées